

LITTÉRATURE

OHAN

UNO CHIYO

traduit du japonais par Dominique Palmé et Kyôko Satô,
Éditions Philippe Picquier

96 p., 12 €



Surnommée « la Colette japonaise », Uno Chiyo (1897-1996) fut une femme exceptionnelle par sa liberté de mœurs et son énergie créatrice. Elle mena, dans le Tokyo des années 1920, la vie d'une *môga* – ces *modern girls* éprises de liberté et de plaisirs – fréquentant artistes et intellectuels de renom. Elle officia aussi dans le domaine de la mode, et lança le magazine *Sutairu* (« Style »). *Ohan*, qu'elle mit plus de dix ans à écrire (il fut publié en 1957), est considéré comme son chef-d'œuvre littéraire. C'est la confession d'un bon à rien, d'un goujat incapable de choisir entre deux femmes – entre Ohan, sa fidèle épouse, et Okayo, l'envoûtante *geisha*. Un homme égoïste, dont la faiblesse et les atermoiements tranchent avec la force de caractère de ces femmes qu'il abuse cependant à longueur de temps. Jusqu'à ce que la tragédie survienne. Ce récit bref et ciselé, presque à la manière d'un *haïku*, est tout entier imprégné de la spiritualité japonaise. La topographie est dominée par la présence du temple du Bouddha, et le mélodrame ponctué par

les fêtes traditionnelles qui marquent les changements de saisons. Par delà la veulerie du narrateur – « *un mécréant qui n'a jamais craint ni les dieux ni les bouddhas* », comme il se définit lui-même, inexorablement enchaîné à la roue du *karma* –, il faut déchiffrer, dans cette œuvre, l'urgence qu'il y a à vivre. Mais à vivre en acteur, et non en spectateur, de son existence. / V. L.